



CHARIF
MAJDALANI

**Beyrouth
2020**

Journal
d'un effondrement

ACTES SUD
L'ORIENT DES LIVRES

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA GRANDE MAISON, Le Seuil, 2005 ; Points, 2006.

CARAVANSÉRAIL, Le Seuil, 2007 ; Points, 2012.

NOS SI BRÈVES ANNÉES DE GLOIRE, Le Seuil, 2012.

LE DERNIER SEIGNEUR DE MARSAD, Le Seuil, 2013 ; Points, 2014.

VILLA DES FEMMES (prix Jean Giono), Le Seuil, 2015 ; Points, 2016.

L'EMPEREUR À PIED, Le Seuil, 2017 ; Points, 2018.

DES VIES POSSIBLES, Le Seuil, 2019 ; Points, 2020.

Illustration de couverture :

© Chafa Ghaddar, *Study for Rupture* (détail), 2013

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-14371-8

CHARIF MAJDALANI

Beyrouth 2020

Journal d'un effondrement

ACTES SUD / L'ORIENT DES LIVRES

Nous avons marché lui et moi jusqu'aux oliviers. Il y en avait trois, et de petits chênes verts. À l'horizon, à l'est et au sud, on voyait les crêtes des montagnes, et sur les deux autres côtés, c'était assez vaste pour que les limites de la parcelle ne soient pas perceptibles. Le gaillard m'en avait proposé une autre, d'où on voyait la mer, et je lui avais répondu que je ne voulais pas voir la mer. Je la vois assez, tous les jours, et tant qu'à être dans la montagne, autant voir les sommets, et dessus, la nuit, le baldaquin du ciel et son ballet d'étoiles. Je crois qu'il ne comprenait rien à ce que je lui disais. Il était sanglé dans une sorte de gilet, et dessous une chemise boutonnée jusqu'au menton, alors qu'il commençait à faire chaud. Lorsque nous avons dépassé les oliviers, marchant dans les herbes sèches qui cachaient parfois les restes de sillons durcis, en direction des ruines d'un petit cabanon que j'aurais envie de faire restaurer, il m'a demandé s'il était envisageable que je lui paye en cash. J'ai éclaté de rire, en lui demandant d'où il pensait que je pourrais lui trouver des dollars en cash. Il n'a pas commenté, nous étions convenus d'un règlement par chèque. Il a juste tenté sa chance. Il y a quelques jours, j'ai interrogé

Jad sur les raisons qui poussent certains propriétaires à vendre des biens contre des chèques bancaires et il m'a répondu que c'est le plus souvent parce qu'ils ont des dettes qu'ils souhaitent rembourser au plus vite, avant l'effondrement complet de la livre. Moi, en revanche, je ne veux plus avoir un sou à la banque.

À mon retour, Mariam m'a annoncé que la machine à laver faisait un drôle de bruit. Et en effet, elle faisait un bruit inquiétant, une espèce de claquement régulier, presque cadencé, au rythme des tours du tambour. Je l'ai pourtant fait réparer il y a quelques jours, avant-hier, même. J'ai appelé le réparateur, qui n'a pas répondu, évidemment. Ces détails du quotidien sur lesquels nous sommes impuissants m'agacent et me mettent en colère. On se met vite en colère, ces temps-ci.

Sur les réseaux sociaux, la même chose, inlassablement, jusqu'à la nausée. L'effondrement économique, la ruine du pays, le contrôle des capitaux, les taux de change et la livre en chute libre, l'inflation, la pénurie qui guette.

Nous n'avons trouvé de place dans aucun des pubs de la rue Badaro. Seuls deux d'entre eux sont fermés. Les autres sont bondés. Finalement, Marylin, la manageuse de Super Vega, nous a débrouillé une table pour quatre, et nous nous sommes serrés, parce que nous étions six. La distanciation sociale est parfois une vue de l'esprit. La musique était jolie et, à la table d'à côté, un groupe de jeunes femmes riait à tue-tête. En voulant prendre son sac pendu au dossier de sa chaise et presque collé au siège de Pierre, l'une d'entre elles a donné un coup de coude dans mon verre de margarita, qui s'est renversé sur moi. Elle a voulu s'excuser, s'est levée, était prête à me tamponner la chemise, mais s'est arrêtée d'un coup en s'apercevant de l'ambiguïté de son geste. Durant la soirée, elle s'est retournée fréquemment pour partager notre conversation, avec une curiosité évidente, s'amusant de nos plaisanteries et des jeux de mots de Joy. Nous lui avons adressé la parole à plusieurs reprises, pour l'inviter à se retourner complètement, ce qu'elle a fini par faire. Progressivement, notre table et celle qu'elle partageait avec ses amies n'en ont plus fait qu'une. L'une de ses amies nous a raconté qu'elle avait vécu en France puis avait

décidé de rentrer définitivement. Elle avait vendu pour cela le seul bien qu'elle possédait, un appartement à Paris. Avec cet argent, elle projetait de monter une petite affaire ici. Mais depuis, cet argent est devenu inaccessible, et elle a l'impression qu'elle n'a plus rien, comme la plupart d'entre nous. Cela la faisait presque rire. Lorsqu'elle a su que Nayla, ma femme, était psychothérapeute, elle a voulu savoir s'il était normal qu'elle ne ressente pas davantage d'angoisse à l'idée d'avoir tout perdu, et ne s'occupe plus que de cuisine, et par exemple, depuis quelques jours, des diverses et insoupçonnables utilisations du sumac, pour accommoder les œufs au plat, certes, mais aussi l'espadon rôti et la raie.

— Vous trouvez des raies, ces temps-ci ? a demandé Pierre, stupéfait comme nous tous.

— Non, a-t-elle répondu. Je fais des recettes virtuelles.

1^{er} juillet

Je passe ma journée à courir d'une banque à l'autre, à convertir des dollars en livres selon le taux officiel, puis à comparer ce dernier à celui des banques, puis à celui des changeurs, puis à celui du marché noir, à faire des calculs, à planifier des dépenses moitié en chèque, moitié en liquide, avant de m'embrouiller et d'envoyer tout paître. Ma femme m'a dit l'autre jour que si l'ensemble de la population déployait plus utilement une part seulement de l'énergie qu'elle met à essayer de se dépêtrer du piège où elle est prise à cause de la banqueroute de l'État et des banques, on parviendrait à redresser le pays en quarante-huit heures.

La machine économique est moribonde, les commerces sont au bord de la ruine et pourtant, depuis le matin, une activité effrénée s'empare de la ville, comme aux plus beaux jours de son opulence subitement passée. Les embouteillages ne sont pas pires que naguère, bien que les feux de signalisation se soient éteints avec la pénurie de courant électrique. Là où il y en a encore, incompréhensiblement, les agents de la circulation encouragent les automobilistes à les brûler, à grands gestes rageurs, faisant rouler tout le monde en même temps, comme s'ils mettaient un soin qui relève de la revanche à rappeler que l'ordre ne règne plus, alors pourquoi respecter encore ces foutus derniers feux survivants. Les automobilistes en restent pantois. Certains, comme moi, résistent, sous le regard hargneux des agents qui semblent conscients et honteux d'être devenus les représentants du désordre général et de la faillite de l'État, et qui en rajoutent, comme on achève avec fureur de casser un objet auquel on tient pour se punir de l'avoir inconsidérément ébréché. J'en ai parlé à ma femme, en rentrant, elle n'a pas paru touchée par les sentiments que je prête aux agents. Elle ne les aime pas et considérerait déjà avant la crise qu'ils sont

plutôt fauteurs d'embouteillages qu'autre chose, que là où ils se trouvent ils compliquent la situation, que la circulation urbaine est comme un fait de nature, elle finit toujours par se réguler d'elle-même, et que l'intervention humaine ne fait que la perturber et la rendre plus compliquée.

2 juillet

Le hasard a quelque chose de romanesque, voire de tragique. C'est il y a cent ans exactement, en 1920, que l'État libanais a été fondé, et on ne peut que rester rêveur devant l'ironie du sort qui fait advenir la ruine d'un pays à la date même de sa naissance, et au moment même où l'on s'apprête à en célébrer le centenaire. Jusqu'où remonter sur ces cent années, dans la généalogie du désastre ?

Le Liban, l'arrogante petite Suisse qui se prenait pour l'héritière d'une nation antique, voire biblique, s'effondra une première fois en 1975, après trente ans que l'on a tendance aujourd'hui à magnifier. Ce furent pourtant trente ans de luttes, de conflits, de guerres larvées pour définir l'identité du pays. Les chrétiens le considéraient comme leur et fondé pour eux, et refusaient d'en partager le pouvoir réel avec les musulmans. Ces derniers exigeaient leur part de pouvoir, tout en rêvant d'unir le pays aux grands projets arabistes et nassériens. Ils s'allièrent aux organisations armées palestiniennes. Les chrétiens y virent une menace existentielle, s'armèrent aussi et tout partit en morceaux.

Nulle part ailleurs, pourtant, et malgré ces dissensions, les Trente Glorieuses ne méritèrent si évidemment leur nom que dans le Liban de ce temps-là. Tant à cause des dates (1945-1975, soit les trente années de vie de la I^{re} République libanaise qui succédaient aux vingt-cinq indolentes années du Mandat français) que pour les sommets atteints dans l'opulence du Liban de cette époque. Les cabarets et les clubs de Beyrouth étaient alors les plus célèbres de tout l'Orient. Dans les salles de théâtre